

Les Fantômes de Reykjavik

Du même auteur chez À vue d'œil :

Les Fils de la poussière

Les Roses de la nuit

Ce que savait la nuit

Trilogie des ombres :

Dans l'ombre, T. 1

La Femme de l'ombre, T. 2

Passage des ombres, T. 3

Arnaldur Indridason

Les Fantômes de Reykjavik

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*



Titre original : *Stúlkan hjá brúnni*

© Arnaldur Indriðason, 2018

Published by agreement with Forlagið, www.forlagid.is

© Éditions Métailié, Paris, 2020, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0436-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Crois-tu que les anges égarés
dans les villes immenses
déambulent, solitaires,
par les rues et les places...*

Bubbi Morthens

Le jeune homme avait descendu la rue Skothusvegur, s'était arrêté sur le pont qui enjambait le lac de Tjörninn et, penché par-dessus le garde-corps métallique, il avait aperçu la poupée dans l'eau.

Ce pont dessinait un arc élégant là où le lac rétrécissait avant de continuer vers le sud, jusqu'à Hljomskalagardur, le Parc du kiosque à musique. Le jeune homme se tenait au sommet de l'ouvrage. C'était le soir. Dans la rue pour ainsi dire déserte, une voiture passa au ralenti. Bientôt, les ronflements de son moteur venus troubler la quiétude vespérale s'évanouirent. Le flâneur crut apercevoir un homme rue Soleyjargata. Un autre, vêtu d'un chapeau et d'un imperméable, le dépassa en marchant d'un pas résolu, sans regarder à gauche ni à droite. Accoudé à la rambarde, le jeune homme contemplait le lac, la Maison de l'Industrie en arrière-plan, les bâtiments du centre et, à l'horizon, le mont Esja, rassurant et immuable dans le crépuscule. La lune flottait en surplomb, comme un conte de

fées issu d'un monde lointain. C'est en baissant les yeux qu'il vit la poupée dans l'eau.

Cette vision éminemment poétique toucha la sensibilité du jeune écrivain. Il sortit de sa poche son petit calepin et le stylo-plume qu'il avait toujours sur lui et griffonna quelques mots sur la perte de l'innocence, la fragilité de l'enfance et l'eau, à la fois source de vie et force destructrice. Ce joli calepin recouvert de cuir noir et portant l'inscription 1961 en lettres dorées contenait les méditations d'un jeune homme qui souhaitait devenir poète et y mettait toute son âme. Ses tiroirs renfermaient déjà largement de quoi publier un recueil, mais il n'avait jusque-là pas eu le courage de montrer ses textes à un éditeur. Craignant surtout qu'on le juge trop durement et qu'on lui oppose un refus, il passait son temps à les peaufiner, y ajoutant toujours un petit quelque chose, comme il le faisait en ce moment même pour ces lignes sur la vanité de la vie.

Il était persuadé qu'une petite fille avait laissé tomber sa poupée dans le lac et n'avait pas réussi à la récupérer. Cela aussi, il l'écrivit dans son calepin. Il s'efforçait de saisir la quiétude

du soir, de mettre en mots les lumières qui se reflétaient sur le Tjörnin. Il regarda vers l'îlot pris d'assaut par les sternes arctiques. Elles étaient aussi silencieuses que le voile de nuit recouvrant la ville, griffonna-t-il. Il remplaça le mot *nuit* par *soir*, raya ce dernier mot, biffa le *voile*, essaya d'y substituer le mot *rideau*, ce vers ne lui convenait pas.

Il rangea son stylo-plume et son calepin dans la poche de sa veste et s'apprêta à reprendre sa route, mais il se ravisa et se dit qu'il allait tenter d'attraper la poupée pour la déposer sur le pont au cas où la pauvre gamine reviendrait chercher sa compagne de jeu. Il descendit jusqu'à la rive, tendit le bras, mais le jouet était trop loin du bord pour qu'il puisse l'atteindre. Il remonta sur le pont, fouilla du regard les environs en quête d'un objet qui pourrait lui servir de crochet, un bâton ou une branche, mais ne trouva rien.

Renonçant à son projet, il remonta la rue Skothusvegur en direction du cimetière de Holavallakirkugardur. Ces lieux étaient souvent pour lui source d'inspiration. Au bout de quelques dizaines de mètres, il trouva la branche d'arbre qu'il avait cherchée quelques instants plus tôt,

rebroussa chemin et redescendit sous le pont. Le bout de bois était assez long pour atteindre la poupée, mais cette dernière résistait, coincée de l'autre côté du bras d'eau. Il la secoua énergiquement et fut sur le point de renoncer une seconde fois lorsque, enfin, elle se libéra. Elle s'éloigna vers l'autre côté du pont. Il l'observa quelques instants, remonta sur la chaussée, redescendit et la repêcha.

Cette vieille poupée abîmée dont les yeux s'ouvraient portait une robe usée, sa bouche entrouverte émettait un petit couinement quand on lui appuyait sur le ventre. Ses cheveux étaient arrachés par endroits. On voyait les trous où les mèches avaient été plantées. Il lui appuya à nouveau sur le ventre, de l'eau coula de ses yeux comme si elle pleurait.

Immobile, le jeune homme regarda vers la pointe sud du lac où il aperçut une masse. En scrutant plus attentivement, il comprit ce que c'était. Il entra dans l'eau qui lui monta rapidement aux aisselles et avança, les pieds dans la vase, insensible au froid. Bientôt, il atteignit la forme et, quand il la tira vers lui, ses craintes se confirmèrent.

Il remonta sur la rive, épouvanté par sa découverte. Il venait de trouver le corps d'une petite fille tombée dans le lac de Tjörninn où elle s'était noyée.

Eyglo ne comprenait pas vraiment ce qui la mettait mal à l'aise. Une foule d'enfants et d'adultes avait envahi les deux étages de la villa pour fêter l'anniversaire de la fille de la maison. Il y avait là toutes ses copines de classe et quatre garçons, alors que ces derniers n'étaient en général pas invités aux anniversaires des filles. Les gentilles tantes de la reine de la fête organisaient toutes sortes d'activités pour distraire les mômes, parties de cache-cache et jeux de société. On jouait aux gendarmes et aux voleurs dans le jardin immense. On avalait des litres de soda, on mangeait du pop-corn et des gâteaux délicieux, décorés de bonbons. Les gamins avaient même droit à une séance de cinéma. Les parents de la jeune fille possédaient un projecteur et une belle collection de dessins animés américains en Super 8.

Tout cela aurait dû suffire à distraire Eyglo, mais quelque chose la retenait. C'était peut-être cet environnement. Jamais elle n'était entrée dans une maison aussi riche, son regard restait rivé sur les merveilles qui s'y trouvaient. Les

murs étaient ornés de tableaux, un piano noir rutilant trônait dans un coin du grand salon. Tous les meubles semblaient neufs. On aurait dit que le canapé et les fauteuils blancs étaient encore en exposition dans la vitrine du magasin et que personne ne s'y était jamais assis. Ses pieds s'enfonçaient dans la moquette du salon, blanche, épaisse et incroyablement moelleuse. Il y avait également un poste de télévision avec un bel écran convexe et des boutons qui semblaient sortis d'un monde parallèle. Eyglo n'avait jamais vu ce genre d'appareil. Quand elle avait passé sa main sur le verre, le père de sa camarade de classe était subitement apparu à la porte en lui demandant gentiment de ne pas toucher l'écran. Eyglo était seule dans le salon, épargné par la fête d'anniversaire.

Elle pensait à l'entresol qu'elle habitait avec ses parents. Il y faisait sombre, le robinet de la cuisine fuyait et la fenêtre était percée si haut dans le mur qu'elle devait monter sur une chaise pour apercevoir la rue. Le sol n'était pas recouvert de moquette, mais de lino usé. Sa mère travaillait du matin au soir à l'usine de congélation et ils ne mangeaient pour ainsi dire

que du poisson. Elle ne connaissait pas vraiment la profession de son père qui rentrait parfois ivre à la maison et se faisait réprimander par sa mère. Elle était désolée quand ce genre de chose arrivait. C'était pourtant un brave homme et, en général, ses parents s'entendaient bien. Il était toujours gentil avec sa fille, il l'aidait à faire ses devoirs et lui lisait des histoires. Parfois, il disparaissait pendant plusieurs jours sans que sa mère sache où il se trouve.

La jeune fille fêtait ses douze ans ce jour-là, les deux gamines n'étaient pas vraiment amies. Eyglo avait été invitée comme toutes les autres filles de leur classe. En réalité, elle n'aurait pas dû faire partie de ce groupe, constitué d'enfants de bonne famille. Les enfants des pauvres, on les inscrivait en général dans de moins bonnes classes. Son professeur avait cependant très vite repéré ses aptitudes scolaires et veillé à ce qu'elle fréquente la meilleure classe de l'établissement, où les enseignants pouvaient se concentrer sur les apprentissages plus que sur la discipline. Les autres élèves l'avaient acceptée sans difficulté même si, un jour, deux garçons s'étaient bouché le nez à son passage

en lui demandant pourquoi ses vêtements sentaient si mauvais. C'est sans doute à cause de l'humidité de notre appartement, avait-elle répondu.

Peut-être avait-elle l'impression de ne pas être à sa place au sein de toute cette richesse. Au bout d'un moment, elle avait cessé de participer aux jeux et déambulé dans la maison. Elle était allée visiter les chambres, les salons, la cuisine et la buanderie, admirant tout ce qu'elle découvrait. Sa mère lui avait conseillé d'en profiter pour lier connaissance avec d'autres enfants. Elle s'inquiétait de voir que sa fille était souvent seule, mais c'était justement ainsi qu'elle se sentait le mieux. Sa mère disait qu'elle tenait ça de son père. Ça ne l'empêchait toutefois pas d'avoir des amis. Plus intelligente que la plupart des gamins de son âge, elle avait su comment se comporter avec ses nouveaux camarades de classe qui avaient immédiatement reconnu ses qualités et recherché sa compagnie.

Elle avait longuement déambulé dans la maison puis était revenue dans le joli salon à la moquette moelleuse meublé d'un canapé et de fauteuils blancs. C'est alors qu'elle avait